Document generated on 04/25/2024 10:18 a.m.

Moebius
Écritures / Littérature

mœbius

La fuite à Médine

Bruno Lemieux

Number 45, Summer 1990

Le désert

URI: https://id.erudit.org/iderudit/14998ac

See table of contents

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)
1920-9363 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Lemieux, B. (1990). La fuite à Médine. *Moebius*, (45), 37–44.

Tous droits réservés © Éditions Triptyque, 1990

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

LA FUITE À MÉDINE

Bruno Lemieux

De longues années durant, je me suis levé de bonne heure. Sans vraiment savoir pourquoi. Ma grand-mère disait que l'avenir appartient à ceux qui se lèvent tôt, mais je ne crois pas que c'est pour cette raison que je m'activais dès la demi-clarté. J'avais peur, simplement. Peur que la vie ne se déploie pendant mon sommeil, toute vibrante, colorée. Peur de tout rater. Je me couchais tard aussi, pour les mêmes raisons. Puis un jour j'ai tout laissé, tout : ma mère, ma soeur, et le reste. Il ne me restait pas grand-chose; alors j'étais venu chez elle. Elle m'avait dit : «Viens!» Je l'avais suivie.

Une bière posée devant moi, je l'attendais. Dans une heure elle aurait fini son travail et nous irions peut-être voir un film. Je le choisirais à mon goût et au sien, et nous entrerions après avoir fait la queue devant les affiches. Évidemment, c'est elle qui paierait pour nous deux, tout comme elle m'avait payé la bière, puisque je suis sans le sou. Je l'attends donc, je bois et regarde par la fenêtre. De l'autre côté de la rue, un vieil homme à l'air portugais traîne ses pas, quitte le trottoir, s'engage sur la chaussée. Il se dirige vers moi. Pas vraiment vers moi, mais vers ici. Il entre. Salue du chef, par habitude, puis réclame. Et ma

blonde amie va, consolatrice, lui porter son verre. Comme les auxiliaires de l'hôpital Jeanne-Mance qui vont, silencieuses de par les corridors tristes, porter la paix aux souffrants. Ad valium aeternam! Elles vont, elle et les autres, Saint-Bernard des âmes, répandre le népenthès. Je la regarde maintenant, derrière son comptoir, entre Roy Orbison et Cat Stevens, verser une bière dans un verre long, remettre sa monnaie au client. Petite vie!

Et moi dans tout ça? Je fais simple, comme dirait ma grand-mère. De toute la journée je ne fais rien d'autre qu'attendre. Je m'en fous. J'attends. Un voyage peut-être? Une nouvelle errance qui me mènera en des lieux inconnus, aux confins de moi-même. Comme cette fois où j'avais loué une bagnole pour aller à Québec, et où je m'étais ramassé à Médine. Pourtant, c'est loin le Moyen-Orient. Même en roulant sans arrêt, le trajet aurait dû prendre plus d'une journée. Et les chemins! Les chemins qui n'étaient pas beaux. Il faut dire que l'hiver, c'est rarement une température idéale pour les grands déplacements. Tout ça, c'était la faute à ma mère. Ou à ma soeur, je ne sais plus. C'était bien avant que je ne rencontre Desneiges, bien avant que je n'échoue dans son bar. Bien avant. Tout de suite j'avais aimé son nom : Desneiges! Je la trouvais rafraîchissante. Je le lui avais dit.

Ma mère — ou ma soeur, ça n'a pas vraiment d'importance — avait reçu la veille un coup de téléphone. La voix au bout du fil avait dit : «Venez, je vous attends. Depuis que je suis là, je vous attends. Depuis que je suis parti, je vous attends... fou que je suis!» Ma mère qui l'aimait toujours avait tenu à y aller, malgré la tempête. Moi, comme d'habitude, je ne voulais rien savoir. Je l'avais quand même accompagnée, par prudence. Tout ce que je puis dire aujourd'hui, c'est que je ne voulais pas le revoir. Je crois que c'était mon père. Qu'il avait été mon père. Je ne me souviens plus. Par contre, le voyage, je m'en rappelle.

Quel enfer! La neige tombait de partout : du sol aussi bien que du ciel. Un désert blanc. C'est fou le mal que je m'étais donné à conduire ma mère et ma soeur dans cette auto louée, qui consommait l'essence d'une manière abusive. Une chance qu'à Médine ça ne coûte pas trop cher,

l'essence. Par contre, nous étions loin de savoir que nous nous y échouerions; nous allions à Québec. La route était glissante et la poudrerie faisait écran, cachant l'horizon. Plusieurs fois j'avais cru ma dernière heure venue. J'avais dit : «Si on se rend, je ne bouge plus de là avant l'été.» Elles n'avaient pas répondu, absorbées à déchiffrer la route, se fiant aux clôtures et m'indiquant la voie par de petits cris. Puis, les mains jointes, elles avaient invoqué saint Christophe, implorant sa protection. Cela m'avait choqué. J'étais jaloux d'elles. La prière calmait leurs craintes. Et moi, qui ne croyais plus depuis le jour de ma profession de foi, j'étais frustré de ne pas pouvoir calmer ma peur de façon aussi naïve. J'avais cependant tu ma colère. Pour ne pas les attrister, je crois. Sans doute aussi pour ne pas ajouter au dramatique — à moins que ce ne soit au ridicule — de la situation.

C'est tout de même fou ce qui peut nous passer par la tête — tout ce qui nous passe par la tête et qui ne devrait pas — lorsque la situation est pénible. Dans ce tourbillon blafard, alors que j'aurais dû m'absorber tout entier à la conduite de la voiture, souvent je pensais à Desneiges. Je sais bien que je ne la connaissais pas encore, et que ce ne pouvait être à elle que je songeais. Mais plus j'y pense, mieux je la connais, plus je suis certain que c'est elle qui emplissait tout mon paysage. J'aurais voulu transpirer dans ses bras avant de mourir, avant que l'auto n'aille s'échouer contre le pilier d'un viaduc. Quelqu'un avait crié. Ma mère ou ma soeur, peu importe. Puis j'avais donné un coup de roue. Puis plus rien. Il nous semblait que la blancheur allait nous aspirer. Après un long moment, un certain calme s'était installé. Un relâchement; le contre-coup de la catastrophe qui n'était pas venue.

Pour venir à bout du froid qui givrait notre haleine sur les vitres, il fallait tenir la chaufferette au maximum. La chaleur dans l'auto était presque insupportable, la sueur nous pissait sur les joues. Dehors, un blanc de lait donnait mal au coeur. Les essuie-glaces battaient la neige qui devenait sans cesse plus épaisse. De la crème, ça devenait de la crème, ça fuyait sous les roues, refusant toute prise. Quel enfer! À ce moment j'aurais aimé connaître Desneiges.

C'était un an trop tôt. Depuis le temps que nous avions quitté Sherbrooke, nous devions être près de Drummondville. C'est d'ailleurs ce que ma soeur avait dit — ou pensé, je ne sais plus. Tel que convenu, nous y ferions halte pour que ma mère et elle puissent soulager leur envie. Moi je n'irais pas; je garderais ce chatouillement au bas-ventre jusqu'à la fin du voyage. C'est ridicule, mais c'était la seule chose qui me rappelait que j'étais vivant.

Desneiges vient de m'embrasser dans le cou, je crois que j'étais dans la lune. Je la regarde; je souris — souvent elle me demande à quoi je pense, alors je souris. Elle me prend par la main et me dit : «Viens.» Elle a terminé pour ce soir. Nous quittons le *Cafe do Poeta*. Je crois que je m'endors et que nous n'irons pas voir de film. Nous pourrons y aller une autre fois, un autre soir. Évidemment elle sera d'accord; elle me regarde avec des yeux qui veulent rentrer tout de suite à la maison. Le trottoir est pareil à une piste de danse sur laquelle on a versé de la poudre pour faire glisser le pas. Il neige un peu et c'est très beau. Apaisant.

Nous avions passé tout droit à Drummondville. C'est curieux. Pourtant, c'était indiqué. Un gros camion nous avait dépassés. Une fois de plus nous avions failli quitter la route. La turbulence lors des voyages en avion, bien c'est pareil : ça bouge de tous bords tous côtés! Sans oublier la neige, opaque comme un nuage. Ma soeur avait suggéré que l'on rebrousse chemin, avait dit que c'était de la folie, qu'à force de défier la tempête il nous arriverait malheur. Ma mère et moi n'avions pas répondu, seulement pensé, et elle avait compris qu'il n'y avait pas d'échappatoire. Partout, ce n'était que blancheur. Sans trop savoir pourquoi, pour donner une illusion de normalité sans doute, quelqu'un avait ouvert la radio. «...jardin ce n'est pas un jardin, c'est la plaine. Mon pays ce n'est pas un pays, c'est l'hiver...» Clic! Ma mère avait fermé la musique. Puis elle m'avait dit, avec un brin d'impatience : «Ou on arrive bientôt, ou tu nous trouves un endroit pour prendre un café. J'en peux plus.»

Nous secouons nos pieds sur le tapis, et nous entrons dans la chaleur de l'appartement. Desneiges va faire du café. Plus pour moi que pour elle; quand elle revient de travailler, elle est toujours alerte. Nous enlevons nos man-

taux, puis nos bottes. Une jambe dans les airs — «maudite botte, sors!» — je perds l'équilibre. Je bouscule Desneiges, lui frôle un sein. Je l'embrasse longtemps. Puis elle me laisse pour aller à son café. Ce soir, elle désire que je sois éveillé. Il me semble. J'ai bu une longue gorgée en regardant par la fenêtre. Il faisait toujours tempête. Ma mère et ma soeur étaient à la salle de bains. Sur la tablette extérieure du châssis, la neige était grumeleuse. Pareille à du sable mouillé. Ma mère et ma soeur étaient revenues et buvaient du café.

«Mon Dieu que ça regarde louche!» aurait dit ma grand-mère. C'est vrai que la situation était plutôt incongrue. Nous avions pris la première sortie et quitté l'autoroute. La voie secondaire était encore pire que le grand chemin. Se distinguant du brouillard, une immense hacienda nous était apparue. Blanche, avec des tuiles rouges et les balustrades en fer forgé. Une enseigne indiquant l'endroit. *El Madrid.* C'est là que nous avions eu du café. La serveuse avait paru surprise de voir des gens arriver par une journée semblable. Le restaurant était désert. Seules quelques autos, garées devant les chambres du motel, signalaient les présences possibles. Ma mère avait dit, la voix et l'oeil humides, que si elle avait su... Ma soeur voulait la consoler, mais ne trouvait rien à dire. Elle lui caressait la main et, je crois, c'est ce qu'elle avait de mieux à faire. Moi, pour ne pas faire de bêtises, je ne disais rien.

Je m'étais souvenu que mon père et ma mère étaient déjà allés en Espagne, quand j'étais petit. À Grenade, ils avaient visité le château de l'Alhambra et mon père avait dit que c'était une splendeur. Sur la carte postale il y avait une cour intérieure avec une fontaine, et des arabesques sur le portail. Mon père avait écrit que les Maures — j'avais cherché dans le dictionnaire, ça veut dire Arabes — étaient de merveilleux architectes et qu'ils avaient inventé les mathématiques. Ma mère avait ajouté que le soir, les grandes étendues de sable ressemblaient à de la neige. Puis elle avait écrit : «Sois sage. Je t'aime. Maman.» J'avais un peu pleuré. Déjà à cette époque, ça m'aurait fait un bien énorme d'avoir connu Desneiges. Puis ma soeur avait parlé et j'étais sorti de la lune. Nous avions laissé l'Espagne pour reprendre la route de Québec.

Je dis à Desneiges que je l'aime, mais déjà elle dort. Appuyée contre mon épaule. J'ai le bras ankylosé mais ça ne fait rien. Même si elle dort elle m'entend lui dire que je l'aime et elle acquiesce. Dans le silence on est bien; elle dort, je veille. Dehors, la neige a cessé. Je pense encore aux Arabes, à mon père. À rien. Je crois que j'avais onze ans. Ma mère était revenue seule. Elle avait dit : «Ton papa va revenir, tu sais. Il t'aime.» Puis elle n'avait plus parlé pendant longtemps. Ma soeur était trop petite alors pour tout comprendre. Dans l'auto, ma mère était montée à l'avant. Elle m'avait observé. Devinant ma pensée, elle avait eu un sourire triste, comme quand j'avais onze ans. Nous roulions toujours. Dans le lointain, les sapins avaient l'air idiot. Ballottés par les bourrasques ils prenaient des allures de palmiers. Ma soeur avait pensé tout haut : «Vous souvenez-vous quand il avait écrit? Il était à Médine et on ne savait pas c'était où.» Ensuite elle s'était tue. Bien qu'assise derrière ma mère, elle avait senti son trouble.

Je me suis endormi aux petites heures. J'aurais dormi tard ce matin, mais Desneiges a fait valser les couvertures et j'ai froid. Je ne bouge pas. Pour détendre l'atmosphère j'avais blagué. Quelque chose à propos de chameaux. C'était maladroit. La neige emplissait tout, elle frottait contre les pneus, dans les ailes où elle s'était amassée. La conduite était difficile et j'avais une douleur dans la nuque. «On va-tu se rendre!» Puis ma mère — à moins que ce ne soit ma soeur — avait vu les piliers du pont, blanc sale, droits et hauts dans l'hiver, comme un mirage. J'aimais bien l'idée du mirage, mais je ne crois pas qu'elle aurait plu à ma soeur ni à ma mère. Malgré tout, nous approchions. Dans peu de temps nous le verrions. Je me demandais si je n'allais pas rester dans l'auto. Nous le verrions, nous l'aurions vu, puis ce serait fini. Tout ça pour si peu. Enfin, le pont. Une fois le fleuve traversé, ma mère avait soupiré. Puis elle avait dit : «La vie est un désert.» À ce moment je crois, si elle avait pu, elle serait retournée à Sherbrooke. Mais nous étions déjà à Médine.

Desneiges dort toujours, elle a remué mais elle dort. Elle rêve je crois. Je tire les couvertures vers nous et je me colle à elle. J'ignore combien de temps je resterai ainsi; je suis

persuadé que cette ignorance contribue à mon bien-être. Si Desneiges n'était pas là, je crois que je serais très seul. Une chose comme ça, je ne la lui dirai jamais : elle rirait de moi. C'est fou ce que je l'aime. Autant que j'avais aimé ma mère quand j'étais petit — d'une façon différente, il va sans dire. Finalement, nous étions arrivés. Mon père avait maigri. Il avait vieilli, ça faisait treize ans. Je n'avais rien pu dire. Ma mère avait pleuré, ma soeur aussi. Peut-être parce qu'elles avaient conservé de lui une photo du temps où il était beau. Ce n'était pas qu'il soit devenu laid, non. Il était malade. Il avait dit : «Je vais mourir, pardonnez-moi.» Là, j'avais moi aussi eu les yeux dans l'eau. Je ne sais pas pourquoi. Peut-être parce que je me le rappelais, plus jeune; comme il riait fort quand nous jouions à nous battre sur le tapis du salon!

«Pourquoi?» avait demandé ma soeur. Aucune réponse n'était venue. Ma mère avait eu pour lui ce même regard que sur la photo de noces, quand ils coupaient le gâteau, tenant à deux le couteau d'argent. Lui aussi l'avait contemplée. Ses paupières étaient lourdes. Il avait le teint cireux et la garde était venue pour son comprimé. Il ne restait que peu de temps. L'atmosphère était presque vide, minée par les ans. Moins par mesquinerie que par malaise, nous gardions silence. J'avais regardé autour du lit. Peu de choses : une commode, une chaise. Sur la commode tenaient quelques objets, dont un dessin à l'encre d'un minaret, appuyé contre le mur. Cette image appelait à la prière. Il me semblait entendre des psaumes. Ma soeur avait dit : «Pourquoi?» J'avais souri à mon père. Dès ce moment, je crois, je l'avais compris. De ses lèvres sèches, il nous avait remerciés. Puis, la regardant avec tout le feu de la vie, il avait dit à ma mère, assez fort pour que nous entendions tous : «La vie est un désert.» Ensuite, je ne me souviens plus très bien. Ma soeur et moi avions quitté la chambre. Ma mère était restée, lui tenant la main, jusqu'à ce qu'il s'endorme. Ma soeur avait voulu du café, puis nous étions partis.

Je n'ai plus revu ma soeur ni ma mère. J'ai su que mon père était mort, mais je n'y suis pas allé. Je suis étendu, presque endormi. Je crois que je veux oublier toute cette histoire. Ne plus me rappeler mon père. Soustraire ma mère

et ma soeur de ma mémoire, déserter le passé. Ne plus me souvenir que de Médine, lointaine dans le sable blanc. Dormir, puis retrouver Desneiges au réveil. Elle ira faire du café et reviendra me chatouiller un peu. Je lui dirai : «Je t'aime.» Il fera beau et nous irons patiner.